



# CENDRES



OLIVIER DHÉNIN

SAISON 09/10  
WINTERREISE COMPAGNIE THÉÂTRE  
dossier de presse

# Cendres

Élégie en un prologue et cinq tableaux de OLIVIER DHÉNIN

Création

Durée du spectacle : 1h30

<i>Texte et mise en scène</i>	Olivier Dhénin
<i>Musique de scène</i>	Jacques Boisgallais
<i>Lumières</i>	Guillaume Pons
<i>Scénographie</i>	Camille Brulard
<i>Regard</i>	Marjorie Hertzog
<i>Mouvement corporel et chorégraphie</i>	Nina Pavlista
<i>Costumes</i>	Hélène Vergnes et Magali Lapouille
<i>Masques</i>	Étienne Frasson-Cochet
<i>Régie technique</i>	Julia Riggs
<i>Design sonore</i>	Aurélien Goulet
<i>Stagiaire mise en scène</i>	Pierre Vasseur
<i>Musiciens</i>	Violaine Darmon, violon Adeliya Chamrina, alto Marie Girbal, violoncelle Marina Moth, clarinette Arnaud Falipou, euphonium
<i>Jeu</i>	
<i>Blanche Urwald</i>	Hélène Liber
<i>Manoël Lazarus</i>	Gilles Toutirais
<i>Séraphin Urwald</i>	Grégoire Baujat
<i>Siméon Urwald</i>	Brice Hillairet
<i>Elise Carmichael</i>	Mélanie Vindimian
<i>Sophian Lazarus</i>	Mario Boucheron
<i>Mahaut Lazarus</i>	Geneviève Mahé

Production Winterreise Compagnie | Avec le soutien de la Maison Boizel (Épernay) et du Lycée Montaigne (Paris)  
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre national

Administration : 01 48 04 54 61

Déléguée de production : Marie de Vienne [06 98 95 42 50]

[www.winterreise.fr](http://www.winterreise.fr)

## > Élégie inachevée

Scènes de la vie d'une femme, *Cendres* évoque tout en délicatesse la quête du bonheur et l'égaré de l'esprit.

Cette « élégie » en cinq tableaux est le deuxième volet d'une trilogie intitulée *L'Ordalie*. Le premier volet, *Ricercare*, racontait la journée de Sophian et Mahaut, deux adolescents, et de leur jeune frère Émilien, aveugle né, aux prises avec l'angoisse quotidienne d'un père oppressant, juste avant que leur vie ne bascule dans le sang et la mort. On se souvenait alors d'un Oreste voulant venger son père, d'une Electre humiliée et cachant ses larmes, du fantôme d'une mère prenant à partie son fils. À la vision première de Sophian, personnage principal car victime et exécuteur du meurtre, succédait celle de Mahaut, sœur Anne impuissante ne voyant rien venir. La troisième partie était régentée par le père, jusqu'à son assassinat. La dernière, perçue par Émilien, l'enfant aveugle né, ne pouvait être vue par le public : elle se tenait donc dans la pénombre, et seuls les voix se faisaient entendre. Symboliquement, elle se déroule dans les ténèbres, puisqu'une fois le père tué, le monde s'écroule pour les "voyants".

*Cendres* en est donc la suite, mais une suite « à rebours » : puisqu'on remonte dix années en arrière, aux origines du drame. Ainsi ces scènes de la vie de Blanche Urwald, la mère des enfants de *L'Ordalie*, nous racontent-elles la dernière année de celle-ci. Étiollement de la vie d'une femme et de l'amour d'une mère, les cinq tableaux équivalent aux différentes saisons d'une année allongée d'un ultime été, et narrent toute en délicatesse la lutte entre le désespoir et le bonheur, la peur et l'insouciance d'une jeune femme fragile – pâle négatif de la figure antique de Médée – qui ne saura se résoudre à vivre pour elle-même.

Olivier Dhénin



Le noyer d'Amérique de Pont-Jarno (Poitou), qui a inspiré celui de *L'Ordalie*.

## > Genèse de « Cendres »

Au début il y a eu un fait divers : ça a donné *Ricercare*.

Avec cette pièce, j'allais au plus profond de moi-même, pour recréer l'atmosphère d'une famille écrasée par le poids du souvenir, de la mort, du deuil et du secret. La mère était morte dix ans auparavant, elle s'était pendue à l'arbre des enfants. *Ricercare* est la pièce de l'enfermement, de la mémoire inaccessible, du présent éteint.



Ingmar Bergman, *Fanny et Alexandre*

*Cendres* est la pièce de l'oubli, du passé sublimé des fragments d'être ; des reliques. On voit ce qui a eu lieu *avant*, comment ces personnages ancrés dans la vie ont commencé leur lente déliquescence. C'est la pièce du foyer également, ce foyer où dorment les cendres du feu, où somnolent les enfants et où veillent les frères. Le feu, ici, c'est la folie et la culpabilité qui a rongé Blanche Urwald. La pièce raconte cette folie, comme une élégie douce et sensible.

Olivier Dhénin, mars 2010

## > *Ricercare* : évocation de la mort de Blanche par son fils Sophian

SOPHIAN, *se souvenant*. On devait aller se promener. Cela faisait plusieurs semaines que nous étions arrivés à Boissoudan, et nous devions bientôt regagner Mannheim. Avant j'adorais venir ici. Le temps était lent, l'été ne finissait jamais. Mahaut et moi passions des heures perchées dans le vieux noyer d'Amérique. On y avait fait une cabane. On avait même un âne qui paissait sous les branches. Une vraie pastorale ! Souvent Maman nous rejoignait et nous lisait *Paul et Virginie* ou les *Métamorphoses* adossée au tronc, ses enfants suspendus dans les branches. Et puis au fil du temps tu réalises que l'harmonie à laquelle tu croyais, c'est ton œil d'enfant qui l'avait sublimée. Quand je pense à ces instants périmes, je vois combien j'étais candide ! Mais quel enfant ne l'est pas ? Si elle venait sous l'arbre avec nous, c'était pour s'y réfugier et nous y protéger. Une sorte de sanctuaire.

GUILLAUME, *hésitant*. Le noyer d'Amérique, c'est l'arbre...

SOPHIAN, *avec une grande innocence*. C'est l'arbre où elle s'est pendue. On devait aller se promener vers la Collégiale. On ne la trouvait pas dans la maison, ni dans l'orangerie où elle avait fait son atelier, alors on s'est dit qu'elle devait être dans l'arbre. On y a couru avec Mahaut. Tu imagines des enfants courir vers le cadavre de leur mère ? Le soleil était devant nous, on voyait l'arbre à contre-jour. Essoufflés, car on avait fait la course, nous sommes tombés dans l'herbe les bras en croix ; c'était une belle journée d'été, l'âne broutait comme à son habitude, et puis dans les frondaisons, parmi les rameaux gorgés de noix vertes, le soleil filtrait, en lames laiteuses. Nos yeux s'habituèrent à l'ombre, doucement, et c'est là que je vis son corps se balancer, dans

une robe de soie que le vent faisait ondoyer. La nuit j'aurais cru à un fantôme, mais c'était le jour, et au-dessus de ma tête flottait le corps sans vie de ma mère, lentement bercé par la lumière inerte.

GUILLAUME. Sophian, il ne faut pas ressasser ces tristes moments.

SOPHIAN, *grave*. C'est le plus beau moment de ma vie. C'est le jour où j'ai grandi. Où plus rien n'a été comme avant. Où tout a disparu. Comme si rien n'avait existé. Comme si je naissais à nouveau. Le jour où j'ai juré de la venger. Je suis resté devant elle pendant que j'envoyais Mahaut qui n'avait rien vu, plongée dans les trèfles qu'elle était, chercher du secours, et je lui parlais : je me souviens que je lui récitais ces poèmes d'Emily Brontë qu'elle aimait tant nous apprendre... *The night is darkening round me, The wild winds coldly blow ; But a tyrant spell has bound me And I cannot, cannot go...* Que veux-tu qu'un gamin de huit ans dise devant un mort, hormis les mots d'un autre ? (*Se levant et se dirigeant vers le piano auquel il s'adosse.*) Et comment les oublier après ça ?

## > Extrait

### > Premier tableau, final

MANOËL, *doucement*. – Blanche. (*Temps.*) Blanche.

BLANCHE, *les yeux fermés*. Manoël. Manoël. Que veux-tu ? Pourquoi regardiez-vous mes esquisses ? Personne ne doit regarder mes esquisses. Il n'y a que moi. C'est à moi.

MANOËL. – Je sais que c'est à toi.

BLANCHE. Alors pourquoi regarder. Tu joues à m'espionner ? J'ai déjà Siméon comme garde-malade, et Séraphin comme médecin. Que te faut-il d'autre ?

MANOËL. – Non, je ne t'espionne pas. Rien. Je me soucie de toi.

BLANCHE. Pourquoi donc ? Je ne fais rien ici. Les enfants passent leur temps avec moi. Je suis une enfant parmi d'autres enfants.

MANOËL. – Parfois, je crois que tu es plus enfant que ta propre fille. Tu ne vois donc pas ?

BLANCHE. Il n'y rien à voir, Manoël.

MANOËL. – Ne sois pas comme ça !

BLANCHE. Comme quoi ? Je n'ai pas d'exigences. Je veux seulement que le temps passe très vite, encore plus vite. Qu'il prenne la vie, en douceur, sans qu'on ne s'aperçoive de rien.

MANOËL. – Le temps n'est jamais affable, ni délicat. Et il ne peut atténuer la souffrance, Blanche. C'est à nous d'être plus fort.

BLANCHE, *comme abattue*. Je n'ai jamais été forte. (*Temps. Doucement :*) Ça s'éloigne inexorablement ; et pourtant, tout me blesse.

MANOËL. – Alors pourquoi t'obstiner à le faire revenir ?

BLANCHE. Je ne sais pas. Ou je ne sais que trop.

MANOËL. – Tu es encore faible.

BLANCHE. Il y a cette pierre que je porte au ventre. Il faut l'arracher. Arrache-la.

MANOËL. – Je ne peux pas. Je ne peux pas. Toi seule peux.

BLANCHE. Tu ne peux jamais rien, Manoël. Je suis toute seule. Comment l'arracher ? C'est impossible. Où est-il ? *(Elle se redresse. Temps.)* Le monde n'est plus qu'un long jour blanc, vide, dans un fossé, et je suis comme la peau desséchée d'une couleuvre à croupir lentement, alors que passent les heures calmes du jour.

MANOËL. – Rentrons à la maison, tu pleures déjà...

BLANCHE. La maison. La maison n'est plus, ne sera jamais. Tout est meurtri. Il n'y a pas de maison. Lui nous a été enlevé. Eux dépérissent en silence. Toi, déjà presque perdu dans le remords à venir. Et les enfants ont l'âme aussi fragile qu'un flocon...

MANOËL. – Les enfants t'aiment. Laisse ceux qui t'aiment réchauffer ton cœur.

BLANCHE, *les larmes aux yeux.* Oui, ils m'aiment, ils m'aiment. Regarde comme ils sont beaux, privés de la détresse et des soupirs. Ils ne doivent pas me voir comme cela. Je suis si laide quand je pleure. Il n'y a que toi pour aimer ma laideur. Je serai forte pour eux. Je les aimerai de toutes mes forces. Loin d'eux, les regrets. Bientôt. Et la pierre



© Leora Laor

sera dissoute, parce que vermoulue. Bientôt. *(Temps.)* À présent, laisse-moi : je vais rentrer à la maison. Sur le chemin je ramasserai des figues. Et vous des mûres. Après, dans le soir. Fais-moi confiance. Je dresserai le couvert. Et nous rirons à table, gâtés de tant de bonheur simple, admirant au milieu de nos assiettes les papillons et les scarabées dorés cerclés de petites cloches de verre. *(Temps. Regards. Elle l'embrasse délicatement sur la joue, comme une enfant.)* Ne tardez pas.

*Elle s'éloigne avec lenteur, presque illuminée par ses dernières paroles. Les enfants jouaient de nouveau, entraînés par leurs oncles. C'est déjà le soir.*

MANOËL. – Le bonheur n'est pas fait pour nous, les mortels.

## > Intertextes

### > Euripide, *Médée*, Cinquième épisode, 1021-1041, 1070-1078

Ô mes enfants, mes enfants, une cité vous attend à présent,  
une maison où me laissant à mon malheur  
vous allez habiter pour toujours, privés de votre mère,  
et moi je vais partir pour la terre étrangère, exilée,  
avant d'avoir été par vous heureuse et d'avoir vu votre bonheur,  
de vous avoir mariés, d'avoir paré votre lit nuptial,  
d'avoir tenu levé la torche de vos noces,  
perdue, ah ! condamnée par mon sauvage orgueil.  
À quoi me sert, ô mes petits, de vous avoir nourris,

d'avoir peiné, d'avoir souffert, de m'être usée,  
de m'être déchirée dans les douleurs en vous mettant au monde ?  
Ah ! je le jure, pauvre de moi, j'avais en vous tous mes espoirs.  
Vous deviez nourrir ma vieillesse,  
morte m'ensevelir dignement de vos mains,  
c'est ce que tous les hommes souhaitent. Effacée à présent  
cette douce pensée ! Privée de vous  
je vais traîner ma vie dans la misère et la souffrance.  
Et vous, plus jamais vos chers yeux ne verrons votre mère.  
Vous aurez émigré dans une autre existence.  
Ô douleur ! Enfants, que me regardez-vous ainsi ?  
Que me souriez-vous pour la dernière fois ? [...]  
Mes enfants,  
donnez votre main droite, que votre mère l'embrasse.  
Ô main chérie, bouche chérie,  
ô beauté, ô noblesse des traits de mes enfants.  
Soyez heureux. Mais ce sera ailleurs, votre bonheur ici  
votre père l'a rendu impossible. Contact délicieux,  
tendre peau, douce respiration de mes enfants...  
Rentrez, rentrez, je ne puis plus soutenir votre vue.

Gallimard, Traduction de Marie Delcourt

> Lord Byron, *Poésies*

Ne me fais pas ressouvenir, ressouvenir de ces heures si chères, maintenant  
évanouies, où mon âme tout entière se donnait à toi ; heures qui ne seront  
oubliées que lorsque le temps aura énérvé nos facultés vitales, et que toi et moi  
nous aurons cessé d'être.

Puis-je oublier, peux-tu oublier comme ton cœur accélérât ses battements quand  
ma main se jouait dans l'or de ta chevelure ! Oh ! sur mon âme, je te vois encore  
avec tes yeux si languissants, ton sein si beau, et tes lèvres qui malgré leur  
silence respiraient l'amour !

Ainsi appuyée sur mon sein, tes yeux me lançaient un regard si doux qui tour à tour  
réprimait à demi et enflammait les désirs ; et nous nous rapprochions plus près,  
plus près encore, et nos lèvres brûlantes venant se rencontrer, nous nous  
sentions mourir dans un baiser.

Et alors ces yeux pensifs se fermaient ; et les paupières, cherchant à se réunir,  
voilaient leurs globes d'azur, pendant que tes longs cils, projetant leur ombre  
sur tes joues vermeilles, semblaient le plumage d'un corbeau déployé sur la  
neige.

Je rêvais la nuit dernière que notre amour était revenu. Te le dirai-je ! ce rêve, dans  
son illusion, était plus doux que si j'eusse brûlé pour d'autres cœurs, pour des  
yeux qui ne brilleront jamais comme les tiens dans l'enivrante réalité du  
bonheur.

Ne me parle donc plus, ne me fais plus ressouvenir de ces heures qui, bien que pour  
jamais disparues, peuvent encore inspirer de doux rêves, jusqu'à ce que toi et  
moi nous soyons oubliés, et insensibles comme la pierre funèbre qui dit que  
nous ne serons plus.

Traduction de Benjamin Laroche

> Emily Brontë, *Poèmes*

Le sommeil vient sans nulle joie ;  
Jamais ne meurt le souvenir  
Mon âme vit dans la détresse  
Et les soupirs.

Le sommeil vient sans nulle paix ;  
Les ombres des morts que jamais  
Mes yeux ouverts ne peuvent voir  
Hantent ma couche.

Le sommeil vient sans nul espoir ;  
Son règne les fait apparaître,  
Et leur dolent cortège aggrave  
L'ombre funèbre.

Le sommeil vient sans nul regain  
De force neuve et de courage :  
J'affronte une mer plus sauvage,  
Un flot plus noir.

Le sommeil vient sans nul ami  
Qui m'apaise, m'aide à souffrir ;  
Dans tous les yeux, rien que mépris ;  
Je désespère.

Le sommeil vient sans nul désir  
Dont réarmer mon cœur meurtri  
Sinon du sommeil de la Mort  
Et son oublié.

Novembre 1837

Comme moi-même seul, tout seul,  
Il voit le clair soleil briller au long du jour ;  
Et comme moi-même il gémit  
Dans sa détresse inépuisée.

Nos prières pareilles s'adressent aux collines,  
Aux venteuses collines de la terre ainsi qu'à la mer bleue du ciel ;  
Que demandons-nous ici-bas ?  
Nos propres cœurs et d'être libres.

Que seulement ma main pût dénouer sa chaîne,  
Comme avec joie je suivrais son essor,  
Sans jamais regretter ni sans jamais me plaindre  
De ne plus voir son œil brillant.

Mais s'il languit en ce jourd'hui  
S'il grelotte en captivité,  
Demain, lui comme moi, nous prendrons notre vol,  
Libres de tout notre être et pour l'éternité.

27 février 1841

Traduction de Pierre Leyris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard »



> Eugene O'Neill, *Long voyage du jour à la nuit*

EDMUND, *anxieux, suppliant*. Pour l'amour du ciel, papa, n'y pense pas ! (*Il se verse à boire. Tyrone veut protester, puis y renonce. Edmund boit et, lorsqu'il repose le verre, son expression a changé. Quand il parle à nouveau, on a l'impression qu'il s'abandonne volontairement à l'ivresse, se réfugiant dans un ton un peu pleurnichard.*) Oui, elle marche, au-dessus de nous, et au-delà... Un fantôme hanté par le passé ; et nous, nous sommes là, faisant comme si de rien n'était, mais l'oreille tendue au moindre bruit, et nous entendons le brouillard qui s'écoule goutte à goutte dans les gouttières, comme le tic-tac irrégulier d'une horloge devenue folle, sur le point de s'arrêter, ou comme les larmes sinistres d'une putain qui pataugerait sur la table d'un tripot, au milieu d'une flaque de bière éventée.



© Elina Brotherus

Traduction de l'anglais par Jacqueline Autrusseau et Maurice Goldring

> Sylvia Plath, *La Cloche de détresse*

Quelques veilles bûches bloquaient l'entrée. Je les ai un peu repoussées et j'ai posé le verre et le flacon côte à côte sur une des bûches. J'ai commencé à pénétrer dans le trou. Ça m'a pris un bout de temps pour me coincer là dedans mais finalement après bien des tentatives j'y suis parvenue et j'étais accroupie comme une naine à l'entrée des ténèbres.

La terre était douce sous mes pieds nus, mais elle était froide. Je me suis demandé depuis combien de temps ce petit carré de terre n'avait pas vu le soleil.

Ensuite, l'une après l'autre, j'ai remis les bûches couvertes de poussière en travers de l'entrée de mon trou.

L'obscurité était épaisse comme du velours. J'ai attrapé le verre et le flacon et, précautionneusement à genoux, la tête baissée, j'ai rampé jusqu'au fond du trou.

Mon visage effleurait des toiles d'araignées douces comme de la mousse. Resserrant mon imperméable noir autour de moi comme une ombre secrète, j'ai dévissé le bouchon du flacon et j'ai commencé à avaler les comprimés un à un entre des gorgées d'eau.

Au début il ne s'est rien passé. Mais en approchant du fond du flacon, des lumières bleues et rouges éclataient à intermittence devant mes yeux. Le flacon m'a échappé des mains et j'ai basculé sur le sol.

Le silence s'est retiré... barrant la route aux galets, aux coquillages et à toutes les petites épaves minables de ma vie, puis...à la limite de ma vision il s'est ramassé sur lui-même et d'une seule vague balayant tout, il m'a emportée dans le sommeil.

Traduction de l'américain par Michel Persitz, Gallimard, L'Imaginaire

> Arnaud Cathrine, *Sweet Home*, « Vincent »

C'était il y a sept ans maintenant.

Le jour commençait à peine à se lever. Papa et Remo n'étaient toujours pas rentrés de l'hôpital. Martin dormait encore. Nathan a proposé de refaire du café. Lily s'est mouchée, abandonnant le Kleenex sur la table du salon au milieu des autres.

En rentrant de la plage, ma sœur avait vu l'ambulance garée devant la maison. Il devait être deux heures du matin. Elle avait tout de suite compris et nous avait rejoints dans la chambre de maman. Elle avait tenu sa main jusqu'au dernier moment, lui parlant avec obstination, comme dans l'espoir qu'elle finisse par prononcer ne serait-ce que quelques mots. Mais il était trop tard. Maman avait avalé des médicaments à haute dose au milieu de matinée. La « fatigue » constatée en fin d'après-midi par papa n'était en vérité que les prémices d'un coma sans retour qui aurait raison d'elle en milieu de nuit.

Avant de partir avec l'ambulance, papa a fait disparaître les boîtes de médicaments qui gisaient sur la table de nuit. Je l'ai regardé faire avec mépris. Que voulait-il encore nous cacher que nous n'avions deviné ?

Lily s'est effondrée sur le lit. Elle a réclamé Nathan. Je suis allé immédiatement lancer des cailloux à sa fenêtre. Il a passé le reste de la nuit à veiller avec nous.

Il devait être sept heures. Je n'avais toujours pas versé une larme, étrange rémission qui s'avérerait de courte durée. Lily, elle, sanglotait par vagues. Parfois, elle n'avait que la force d'une grimace qui tordait son visage puis laissait place à de longs gémissements incroyables.

Tout était étrangement calme dans la maison, comme un matin où nous nous serions levés plus tôt que d'habitude. La fatigue ne pesait rien. Nous nous sentions absents au monde, rivés sur l'image de maman qu'on venait d'emporter sur un brancard, maman qu'on ne reverrait plus. Impossible pour nous d'admettre la réalité que cette nuit agitée et explorée recouvrait. Il faudrait des années pour cela, des années d'absence, la vie et l'envie sur le fil, des années pour seulement prendre acte. Et ces nuits d'oubli dont nous ressortirions comme inconscients pour reprendre, en l'espace de quelques secondes, la mesure du cauchemar dans lequel nous étions plongés et auquel le sommeil ne nous arracherait jamais que pour quelques heures.

Gallimard, coll. « Folio »



*Le Bannissement* de Zviaguintsev

## > Repères biographiques

### > Hélène Liber [Blanche Urwald]

**Hélène Liber** commence sa formation théâtrale à Londres en 1998 au sein de l'École Philip Gaulier. En 2000, elle intègre l'École du Studio d'Asnières et joue entre autres dans *La Ronde* d'Arthur Schnitzler (m.e.s. JC Durant). Hélène suit également plusieurs stages sous la direction d'Ariane Mnouchkine, Nils Arestrup et Daniel Mesguich. En 2003, elle est finaliste du concours de tragédie Sylvia Monfort. Son premier rôle fut 'Cordelia' dans *Le Roi Lear* de Shakespeare qu'elle joue en anglais au Camden Theatre de Londres dans une mise en scène de M. Stewart. Elle joue ensuite dans *La Mort de Kichika* (m.e.s. Karunakaren), *En attendant le Petit Poucet* de Philippe Dorin. En 2005 elle est lauréate Jeunes Talents de Paris pour un spectacle intitulé *Chut ! Libre*, en tournée en France et à l'étranger. En 2007, elle a joué *Iphigénie* de Racine dans une mise en scène de Selim Alik. À l'automne 2008 elle a participé à stage sous la direction du cinéaste Jacques Doillon autour de l'interprétation, à partir des pièces de Tchekhov (Maison de la Culture de Grenoble). Elle est 'Olga' dans le *Ricercare* d'Olivier Dhénin, mis en scène par l'auteur au Théâtre Wallonie-Bruxelles en février 2009. À Rochefort en juillet 2009, elle interprète 'Marie' dans *Woyzeck-Lieder* de Büchner au Musée national de la Marine, 'Yvonne' dans la pièce éponyme de Witold Gombrowicz au Cloître des Capucins, mis en scène par Olivier Dhénin. Pour elle O. Dhénin écrit le rôle de Blanche Urwald et la choisit pour être son 'Ophélie' dans *Hamlet/Ophélie*, d'après Steven Berkoff et William Shakespeare, au Couvent des Cordeliers en janvier 2011.

### > Grégoire Baujat [Séraphin Urwald]

Après trois années d'études au cours Florent, **Grégoire Baujat** intègre en 2005 le Conservatoire National Supérieur de Paris où il suit les cours d'Andrzej Seweryn, de Dominique Valadié, et de Daniel Mesguich. En 2007 il joue dans *La Mouette* de Tchekhov au CNSAD mise en scène par Aurore Paris. En troisième année il travaille avec Iouri Pogrebitchko, Denis Guénoun, Caroline Marcadé et Eric Lacascade qui le distribue dans *La Double inconstance* de Marivaux, et avec lequel il retravaillera sur *Les Estivants* de Gorki (TnB Rennes, Théâtre des Gémeaux, Théâtre national de Bordeaux, 2009-2010). En 2009, il a mis en scène *Le Malade Imaginaire*, et joue dans *La Coupe et les lèvres* d'Alfred de Musset (m.e.s. Maxime Kerzanet). Il a également composé les musiques de quelques créations.

### > Brice Hillairet [Siméon Urwald]

**Brice Hillairet** a été formé aux Cours Florent dont il sort en 2004 avec une nomination au Prix Olga Hörstig. Il tourne divers séries et téléfilms (*Engrenages*, *Boulevard du Palais*) puis deux longs-métrages pour Arte (*Un jour d'été* de Franck Guérin ainsi que *Nés en 68* de Olivier Ducastel et Jacques Martineau). Sur scène, il travaille avec Pierre Palmade (*Ils jouent Palmade*, au Point-Virgule), puis joue 'Christian' dans le *Cyrano Intime* d'Yves Morvan au Guichet Montparnasse. Début 2010, il joue *Perthus* de Jean-Marie Besset au Vingtième Théâtre dans une mise en scène de Gilbert Desveaux.

> **Gilles Toutirais** [Manoël Lazarus]

**Gilles Toutirais** commence l'art dramatique au théâtre de la Paillette à Rennes sous la direction de Régine Tritel. En 2005 il intègre le QG Paris de Grégory Questel, ainsi que la Compagnie des Anges et des Démons jusqu'en 2007. Il joue 'Platonov' dans la pièce éponyme de Tchekhov, *Dans la jungle des villes* de Bertold Brecht (mes Eric Huguet), avant d'être 'le Prince' dans *La Jeune fille, le diable et le moulin* d'Olivier Py (mes Jean-Michel Wiedenkeller). Il travaille également plusieurs textes de Rilke et Jean-Luc Lagarce. En 2008, il incarne sous la direction d'Olivier Dhénin 'Aglovale' dans *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck ainsi que la figure du père au travers des *Chants funèbres pour les enfants* de Friedrich Rückert et du *Tombeau d'Anatole* de Stéphane Mallarmé dans le projet *Kindertoten Schauspiel*. En 2008 à Rochefort, il joue 'L'homme' dans *Les Enfants* d'Edward Bond (Cloître des Capucins) et 'Manoël' le père tyrannique de *Ricercare* d'Olivier Dhénin présentée en workshop à la Bibliothèque de l'École de Médecine Navale (Musée national de la Marine) et créée en 2009 à Paris sous la direction de l'auteur. Il incarne également 'Sigmund Bogart' dans *Introduction à la perversion* (création en France) au Théâtre des Blancs-Manteaux de Paris d'octobre 2009 à mars 2010.

> **Mélanie Vindimian** [Elise Carmichael]

Après des études à l'École Florent sous la direction de Sylvia Bergé, **Mélanie Vindimian** complète sa formation au sein du Conservatoire de la Ville de Paris (Centre et 11<sup>ème</sup>). Attirée par un théâtre d'auteur, elle incarne 'Camille' dans *Les enfants de la méduse* de Nicolas Latchoumanin, 'Gabrielle Von Kant' dans *Les Larmes amères de Petra Von Kant* jouée notamment au festival OFF d'Avignon 2007. Elle s'adonne également au cinéma en interprétant le premier rôle du court-métrage « Tu et moi », Prix spécial du Jury au Festival Sud-Coréen 2007. Alors qu'elle s'apprête à incarner 'Varia' dans *La Cerisaie* de Tchekhov, elle achève de jouer le rôle de 'Lucie' dans la pièce de Franck Thomas *Du désert, inassouvi*, donné tout l'automne au Théâtre du Funambule de Paris. Sous la direction de Philomène Tulenew, elle travaille *Promenades* de Noëlle Renaude. En 2008, elle est choisie par Olivier Dhénin pour être 'Ygraine' dans *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck. En 2009, elle joue plusieurs spectacles jeune public au Théâtre Essaïon, *Après la pluie* au Théâtre du Temps, et un spectacle d'après les films d'Ingmar Bergman à Avignon 2009 (Off).

> **Mario Boucheron** [Sophian Lazarus]

Mario Boucheron est né en 1999 et suit un cursus scolaire aménagé pour pratiquer la musique au conservatoire de la Ville de Paris où il étudie les percussions. En 2008, Olivier Dhénin le choisit pour incarner 'l'Enfant', rôle muet mais vers lequel converge tous les autres personnages pour son *Kindertoten Schauspiel*.

> **Geneviève Mahé** [Mahaut Lazarus]

Geneviève Mahé est née en 2000 et a participé à de nombreuses pièces au sein de la troupe de théâtre de l'École normale supérieure (Ulm) dirigée par Christophe Barbier. De Shakespeare à Marivaux, elle découvre ainsi de nombreux auteurs classiques. Elle apparaît également dans le film de Nicole Garcia *L'Adversaire*.



Brice Hillairet et Hélène Liber © Winterreise

*Plus obscur était son Cœur que la nuit sans étoiles  
Certes il y aura un matin  
Mais dans ce noir receptacle  
Nul présage d'aube ne point*

Emily Dickinson, *Quatrains*, IV. 1876-1886